

3

MINGRAT,

MÉLODRAME EN QUATRE ACTES,

Par M. Paul, *

MUSIQUE DE M. SERGENT,

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉÂTRE DU CIRQUE-
OLYMPIQUE, LE 26 OCTOBRE 1850.

PRIX : 2 FRANCS.



PARIS,
CHEZ P.-J. HARDY, ÉDITEUR,

RUE DU TEMPLE, N° 5, AU PREMIER.

1831.

PERSONNAGES.



ACTEURS.

MINGRAT, curé.	MM. EDMOND.
GIROFLÉE, bedeau.	REBART.
ROUGEOT, gardeur de pores et sonneur.	LAMARRE.
CHARNALET, ancien militaire et pêcheur	PRADIER.
MARIE GÉRIN, sa femme	M ^{mes} STÉPHANIE.
CAILLETTE, commère de village.	VALMONT.
GUILLAUME, ménétrier.	M. HUOT.
PIERRE BAZU, laboureur.	FLEURY.
CATHERINE BARBUE, gouvernante de Mingrat	M ^{me} BUSSY.
UN DÉTACHEMENT DE FRÈRES.	
UN GARDE CHAMPÊTRE.	
PAYSANS ET PAYSANNES.	

La scène se passe dans un village du département de l'Isère.

IMPRIMERIE DE DAVID,
BOULEVARD POISSONNIÈRE, N. 6.

MINGRAT,

MÉLODRAME EN QUATRE ACTES.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un hameau ; à droite , une chaumière , à gauche , un bosquet.

SCÈNE PREMIÈRE.

CAILLETTE , GUILLAUME , PIERRE BAZU , PAYSANS ,
CATHERINE BARBUE.

PIERRE BAZU.

Allons ! la paix ! mère Caillette et mère Barbue ; quand vous vous arracheriez les cheveux , ça ne prouverait pas que vous avez raison.

CATHERINE BARBUE.

Pourquoi qu'elle tient des propos sur M. Mingrat ?

CAILLETTE.

Des propos. . . . dites donc des vérités : c'est un sournois.

CATHERINE BARBUE.

Un sournois ! il marche toujours les yeux baissés.

CAILLETTE.

Quand il passe devant les vieilles. mais quand il en aperçoit des jeunes , faut voir avec quels yeux il vous les reluque.

CATHERINE BARBUE.

Fi ! la mauvaise langue ; je dois savoir mieux que personne à quoi m'en tenir sur M. Mingrat , depuis cinq ans que je suis sa gouvernante , aussi je soutiens que c'est un saint. . .

PIERRE BAZU.

Lui ! un saint ! . . . un saint nitouche. Jarni ! faut-il avoir dans le pays un pareil homme ! nous qui avions autrefois un si bon curé , . . . c'étoit là un digne prêtre ! aussi je nous serions tous fait hacher pour lui. . . D'abord il ne se méloit que

de sa messe, et quand par hasard il mettoit le nez dans nos ménages, ce n'étoit que pour nous racommoder quand il y avoit de la brouille ou pour nous aider quand il y avoit de la gêne.

TOUS.

Oui, oui ; c'étoit-là un digne curé.

CATHERINE BARBUE.

Silence ! vous êtes tous des hérétiques et des jacobins, comme le disoit dimanche dernier M. Mingrat Voyons, qu'est-ce que vous avez à lui reprocher à cet homme respectable ?

PIERRE BAZU.

Ah ! peu de choses : il veut empêcher les jeunes gens de lever le pied et les vieillards de lever le coude ; au lieu de persuader il veut nous battre ; heureusement qu'on a des poings et qu'on ne se laisserait pas assommer sans le rendre un brin.

CAILLETTE.

Il faut pourtant lui rendre justice, à ce brave et digne homme, il n'est pas de même avec tout le monde ; il n'y a qu'à le voir avec Marie Gerin, il est tout sucre et tout miel... il ne lui dira pas, à elle, qu'elle est tachée de libéralisme ; . . . il vous la dorlotte, il la bourre d'un tas de chatteringes : ça fait des jalouses dans le hameau, c'est possible... mais ça ouvre les yeux aussi... car enfin tout le monde n'est pas obligé de ressembler à son mari qui a une cataracte : pauvre cher homme ! ça pouvoit faire un bon militaire, mais en fait de ménage, il n'y voit que du feu.

CATHERINE BARBUE.

J'enrage quand j'entends tenir des propos comme ça.

CAILLETTE.

Moi, j'ai pour habitude de ne dire que ce que j'ai vu.

CATHERINE BARBUE.

Eh bien ! quest-ce que vous avez donc vu ?

CAILLETTE.

Presque rien ; seulement, quand M. Mingrat cause avec Marie, il a plus envie de se mettre à genoux que de rester assis.

CATHERINE BARBUE.

Ça n'est pas vrai ! ça ne peut pas être vrai ! Si jamais il se permettoit de ces choses là ! . .

(Les deux commères vont pour se battre, Bazu les arrête.)

PIERRE BAZU

Comment, encore ! Diable de femmes ; eh bien ! après tout, qu'est-ce que ça vous fait que Charnalet ? .

CATHERINE BARBUE.

A moi, ça me fait beaucoup ; je ne le souffrirai pas ; et comme je ne peux pas entendre ces horreurs là de sang-froid, je m'en vais . . . Oh ! les impies !

(Elle sort.)

CAILLETTE.

Elle est jalouse de son Mingrat ! c'est qu'elle a ses raisons pour ça.

PIERRE BAZU.

Ah ! regardez donc ! comme il court le petit Rougeot, le sonneur et l'gardeur de porcs du père Antoine. . Quoiquet'as donc, à être si joyeux , petit ? est-ce qu'il y a quelque chose qui cloche ?

SCÈNE II.

LES MÊMES, ROUGEOT.

ROUGEOT.

Oh ! eh ! oh ! oh ! Nous allons joliment nous en donner ! Vous ne savez pas ? un détachement qui va s'arrêter dans le hameau !

CAILLETTE.

Un détachement, de houzards ! moi je les aime les houzards.

ROUGEOT.

Ah ! ben oui des houzards ! c'est un détachement de frères , qui viennent faire une quête dans tout le département : c'est aujourd'hui notre tour ; nous allons joliment nous amuser.

CAILLETTE.

Ah ! oui, ça sera gai ! . . . encore un dimanche qu'il faudra passer sans se dégourdir les jambes.

PIERRE BAZU.

Tiens, et pourquoi ça ? . pas si bête ! nous sauterons tout de même, et si le cœur leur z'y en dit, eh bien ils sauteront avec nous, et voilà.

CAILLETTE.

Pierre Bazu a raison . . . il faut que nous dansions, c'est dit.

PIERRE BAZU.

Et pour ne pas être en retard, il faut commencer tout de suite ; allons, ménétrier, va chercher ton violon.

ROUGEOT, *bas au méndrier.*

Dites donc, père Guillaume, n'y allez pas, ou M. Mingrat vous fera destituer, je vous en prévien.

PIERRE BAZU.

Heim ? qu'est-ce que tu lui chantes tout bas, jésuite en herbe ?

ROUGEOT.

Moi... je ne chante pas.

GUILLAUME.

J'vas vous dire, mes enfans... c'est que en ma qualité de fonctionnaire... car enfin, je suis serpent de la paroisse, et je ne peux pas sans la permission de M. Mingrat...

ROUGEOT, *bas.*

C'est bien ça, père Guillaume.

PIERRE BAZU.

C'est ce petit vaurien-là qui te souffle c'te réponse, mais c'est égal, ça ne nous empêchera pas de nous dérouiller les jambes ; je l'avons dans la tête, et nous danserons... j'avons des violons cheux nous, et j'en raclerons nous-mêmes. Al-lons viens, gros Pierre, suis moi... et toi v'la pour ta peine, petit jésuite. (*Il donne une taloche à Rougeot, qui sort ensuite.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES, hors PIERRE BAZU ; GHARNALET ET MARIE GÉRIN, *sortant de leur chaumière.*

MARIE GÉRIN.

Mon ami, ne t'emporte pas.

GHARNALET.

C'est que tu as mille fois tort... Il ne s'agit pas seulement de dire je fais ceci, il faut encore faire cela, et voilà.

CAILLETTE *aux autres, dans le fond.*

Eux aussi ils se disputent, faut voir ça.

MARIE.

Mais enfin, qu'as-tu donc à me reprocher ?

GHARNALET.

Ah ! je te vois venir, tu vas encore me répéter que tu es une honnête femme : parbleu, je le sais bien ; mais, vois-tu mon épouse, c'est pas une raison parce qu'on se conduit bien, quant au fond, pour laisser croire qu'on se conduit mal quant à forme.

MARIE.

Mais pourquoi toutes ces paroles ? c'est pour m'empêcher d'aller à Veuray en pèlerinage, auprès de M. Saint-Leufroy : je voulais pourtant le prier en ta faveur.

CHARNALET.

Merci, mon épouse ; ne te donne pas tant de peine pour ce qui me regarde, parce que, vois-tu, comme on m'entertera avec mon briquet, quand il s'agira d'entrer en paradis, je n'aurai que deux mots à dire au vieux Saint-Pierre... Voulez-vous bien me permettre d'entrer, que je lui dirai, mon ancien ? S'il me répond nix, nous nous alignerons, et enfoncé le concierge... Tu n'auras qu'à me donner la main, je te promets de te faire placer, et aux premières places encore.

MARIE.

Mon ami, je t'en prie, ne blasphème pas.

CHARNALET.

Plait-il ? c'est blasphémer ça que de parler raison. Ah ! ça permettez donc, mon épouse ; qui est-ce qui s'occupera du ménage et des mioches, si tu passes tout ton temps à l'église ? ça ne sera pas moi... j'ai bien assez de soigner mes filets pour vous faire vivre... Ah ! si nous avions des rentes, je ne dis pas... mais le grand-livre est fermé pour nous, et ce n'est pas avec les grands coups de poing que tu te donnes dans la poitrine que nous pourrions nous garnir l'estomac.

MARIE.

Peux-tu me faire un crime d'être dévot ?

CHARNALET.

Dévot, passe... mais cagote... c'est trop... C'est que, vois-tu, il y a une fameuse différence. C'est comme qui dirait un soldat et un fournisseur : ils vont bien à l'ambé tous les deux, mais l'un, c'est pour se battre, et l'autre c'est pour raffler... Le dévot, il prie, et voilà... le cagot fait des grimaces, et marmotte un tas de paroles barbares... Les faux dévots, c'est comme qui dirait des faux crémes... C'est des véritables charlatans qui vendent de l'eau de Cologne ou du vulnéraire... ils vous parlent de l'intérêt du ciel, et empêchent pour leur compte les aumônes qu'ils attrapent... Ils crient bien haut après les mœurs, et puis tout bas... Suffit. Eh bien, c'est pas ça du tout... Il faut prier Dieu le matin pour lui demander n'importe quoi... c'est juste ; le soir, il faut le prier pour le remercier, c'est encore juste... mais entre tout ça, il faut faire son ménage... débarbouiller ses

gas... embrasser son homme, et lui faire la soupe; voilà ce qu'on appelle la vraie dévotion.

CAILLETTE, *approchant.*

Bravo! bravo! Charnalet; M. Mingrat ne parle pas aussi bien qu'ça.

CHARNALET.

Tiens, vous étiez là vous autres... j'en suis bien aise: allons maintenant, Marie, embrasse-moi, et que tout soit dit.

MARIE.

Ah! de tout mon cœur... mais tu me permettras d'aller à Veuray encore cette fois, ce sera la dernière.

CHARNALET.

Tu me le promets?

MARIE.

Oui.

CHARNALET.

Tu sais bien que je crie, et que je finis toujours par faire ce que tu veux.

SCENE IV.

LES MÊMES, GIROFLÉE, PIERRE BAZU, ET UN AUTRE
PAYSAN qui reviennent avec leurs violons.

CHARNALET.

Voilà encore un fameux farceur qui nous arrive-là!

CAILLETTE.

Qui donc?

CHARNALET.

Pardieu, Giroflée, le bedeau.

GIROFLÉE.

Je l'ai trouvé! je l'ai trouvé!

CHARNALET.

Qu'est-ce que vous avez trouvé?

GIROFLÉE.

Je le tiens! je le tiens!

CHARNALET.

Eh bien, quoique vous tenez?

GIROFLÉE.

Mon miracle!

CHARNALET.

Votre miracle!

GIROFLÉE.

Eh bien oui ! mon miracle : c'est qu'il était honteux pour le hameau d'être le seul à dix lieues à la ronde où tout se passât naturellement, quand dans toutes les communes il y a des choses si prodigieuses. Par exemple : à Veuray, eh bien, ils ont le nez d'un martyr, je ne sais pas de quel martyr, mais enfin ils ont un nez qui guérit les durillons et les cors aux pieds ; ... et à St-Gratien, dono, on vous montre l'ongle d'une sainte... sainte... chose, qui guérit les moutons de la clavelée ; ... aussi les bedeaux de ces endroits-là font des fortunes ! ... il y en a encore un qui le mois dernier a fait 4 francs 10 sous à lui tout seul ; vivent les miracles !

CHARNALET.

Et vous en avez un tout prêt ?

GIROFLÉE.

A la rigueur, j'en ai même deux ; mais le second n'est pas encore bien mûr. ... Quant au premier, on peut s'en servir quand on voudra.

CHARNALET.

Enfin, qu'est-ce que c'est ?

GIROFLÉE.

Ah ! voilà ! ... Qu'est-ce que c'est ? je veux bien vous le dire. approchez vous. Eh bien. c'est une pecine.

CHARNALET.

Qu'est-ce que c'est que ça, une pecine ?

GIROFLÉE.

Une pecine, c'est comme qui dirait une mare qu'on nettoie et qu'on bénit, et dans laquelle ensuite on imbibe un malade qu'on laisse infuser cinq minutes environ, au bout desquelles il faut que le malade soit guéri.

CHARNALET.

Vraiment ! et de quelles maladies nous guérira-t-elle, cette pecine ?

GIROFLÉE.

C'est ce qui m'embarrassait dans le commencement ; mais j'ai réfléchi, et pour que ce soit plus avantageux pour tout le monde, elle guérira de toutes les maladies, hommes et bêtes, et généralement toutes les créatures.

PIERRE BAZU.

Et où ça qu'elle est située, ta pecine ?

GIROFLÉE.

Tout près de chez vous, père Bazu ; c'est votre mare.....
hein ! quel honneur pour vous.

PIERRE BAZU.

Ma mare pour faire une pecine ! du tout, du tout..... Eh
bien, et mes canards, ou que je les mettrais ?

GIROFLÉE.

Vous les mettez aux navets donc !

PIERRE BAZU.

Qui, compte là dessus !

GIROFLÉE.

Faites bien attention, père Bazu, que c'est au nom de l'é-
glise que je la réclame, votre mare.

PIERRE BAZU.

Vas te promener, et prends bien garde de ne pas m'étourdir
davantage les oreilles de ton miraele, ou je t'y ferai prendre
un bain tout de suite, dans la pecine.

GIROFLÉE.

Nous verrons.... j'en parlerai à M. Mingrat, il a le bras
long, sans qu'ça paraisse... Nous verrons.

SCENE V.

LES MÊMES, ROUGEOT.

ROUGEOT.

V'là les frères ! V'là les frères !..

GIROFLÉE.

A genoux ! à genoux !...

PIERRE BAZU.

Plus souvent ! j'ai mon pantalon des dimanches.

CHARWAERT.

Moi, je n'veux pas voir ces oiseaux-là, et je vais à ma
pêche.... Au revoir, ma femme; tu auras bien soin d'ap-
prêter le dîner,, entends-tu ? que je le trouve en
rentrant.

MARIE.

Qui, mon ami.

PIERRE BAZU. (*Il joue du violon.*)

Et nous, dansons, les amis... Allons, à vos places!..

ROUGEOT.

Oh ! Dieu ! danser devant des frères ! c'est-y scandaleux !

PIERRE BAZU.

Allons, en avant deux, la queue du chat.
(*Bazu et un autre montent sur des tonneaux et jouent du violon, sur l'air : C'est l'amour, l'amour, etc., etc.*)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LES FRÈRES, MINGRAT.

MINGRAT.

Arrêtez ! Quelle abomination ! et qu'ai-je vu ? Au moment où les hommes de Dieu viennent sanctifier ces lieux par leur présence... malheureux ! vous ne craignez donc pas que le feu du ciel tombe sur vous !

PIERRE BAZU.

Tiens ! pourquoi ça ? ... est-ce que nous l'offensons, le ciel ?

MINGRAT,

Tais-toi, hérétique, et donne-moi à l'instant cet instrument du démon pour que je le brise.

PIERRE BAZU.

Ah bien, oui, prenez garde de le perdre...

MINGRAT.

Vous osez me résister ? ... Cet instrument, vous dis-je ! (*Il le brise.*) Tenez... à toi, maintenant.

PIERRE BAZU.

Plus souvent ! venez-donc le chercher. (*Il monte sur l'arbre.*)

MINGRAT.

Quelle audace !

PIERRE BAZU.

Allons, à vos places, et la queue du chat.

MINGRAT.

Ceux de vous qui resteront sourds à mes exhortations appelleront sur leurs récoltes tous les fléaux d'une mauvaise année.

PIERRE BAZU.

Ne craignez rien... est-ce que vous ne connaissez pas la chanson,

Allons danser sous le vieux chêne,
Et le bon Dieu vous bénira.

MINGRAT.

Tu ne veux pas descendre ? ...

PIERRE BAZU.

Non...

MINGRAT.

Ah ! misérable , je saurai bien malgré toi... J'aperçois le garde-champêtre, qu'on l'appelle.

ROUGEOT.

J'y vais, moi, M. Mingrat. Oh ! eh ! M. Ledru, oh ! eh !
Le v'là.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LE GARDE CHAMPÊTRE.

MINGRAT.

Arrêtez cet impie, ce perturbateur, et dressez à l'instant un procès-verbal contre tous ceux qui se livreront ici aux plaisirs indécents de la danse.

PIERRE BAZU.

Eh bien ! les enfans, allez plus loin, et pour vous tenir compagnie, voilà mon violon... Eloignez-vous, et vous, M. le garde-champêtre, marchons.

Allez danser sous ce vieux chêne,
Et le bon Dieu vous bénira.

MINGRAT.

Quant à vous, mes révérends pères, veuillez vous reposer un moment chez moi, je ne tarderai pas à vous y rejoindre. Le bonheur d'une personne bien intéressante me retient ici quelques instans.

CAILLETTE, *aux paysans.*

Tenez, avez-vous vu comme il a regardé Marie ; c'est elle qui est la personne, c'est sûr.

MINGRAT.

On va vous conduire... Giroflée !

CAILLETTE, *aux paysans.*

Il faut le guetter, sans faire semblant de rien.

MINGRAT.

Giroflée ! Giroflée ! à quoi pensez-vous donc ?

GIROFLÉE.

A un miracle, à un fameux miracle !

MINGRAT.

Conduisez ces bons pères...

GIROFLÉE.

C'est que je voudrais vous le conter, M. Mingrat.

MINGRAT.

Après... Allez. (*Aux paysans.*) Et vous, retirez-vous.

CAILLETTE, *à part.*

C'est ça, c'est pour être en tête-à-tête avec... Mais je saurai ce qui se passe, ou je ne m'appellerai plus Caillette.

(*Tout le monde s'éloigne, à l'exception de Marie et de Mingrat.*)

SCÈNE VIII.

MINGRAT, MARIE GERIN.

(*Marie Gerin va pour rentrer chez elle; Mingrat l'arrête quand tout le monde est parti.*)

MINGRAT.

Ne vous éloignez pas, Marie; ce n'est pas sur vous que j'appellerai jamais les malédictions du ciel; votre cœur m'est trop connu, c'est un sanctuaire inaccessible aux idées profanes, et si je me montre sévère pour les impies, je sais aussi récompenser les fidèles qui vous ressemblent.

MARIE.

Eh bien! M. Mingrat, le croiriez-vous, pourtant, on me blâme.

MINGRAT.

Vous, mon ange; et qui donc ose vous blâmer?

MARIE.

Mon mari, d'abord.

MINGRAT.

Votre mari; cela doit-il vous surprendre? Ne vous ai-je pas répété cent fois que son âme depuis long-temps appartient au démon.

MARIE.

Oh! non, M. Mingrat: si vous saviez comme je prie pour lui, je finirai par racheter un jour tous ses péchés.

MINGRAT.

Mon enfant, vous oubliez donc qu'il a été un de ces brigands de la Loire qui ont combattu pour l'Ante-Christ.

MARIE.

Qu'est-ce que l'Ante-Christ, M. Mingrat?

MINGRAT.

C'était Napoléon, mon enfant: le croiriez-vous, il avait osé porter atteinte aux immunités des élus... Et il n'avait personne pour diriger sa conscience; aussi est-il damné à perpétuité.

MARIE.

Eh bien ! je veux aussi prier pour lui.

MINGRAT.

Vous êtes si bonne, vous! . . . Je vous disais que je voulais récompenser les fidèles, eh bien ! dites, mon cher ange, quels sont les plaisirs qui pourraient le plus vous flatter, par exemple ?

MARIE.

Dam' M. Mingrat, j'aimerais bien aller à Veuray pour voir M. Saint Leufroy.

MINGRAT.

Oui, vous pouvez aller voir le grand Saint Leufroy. ?

MARIE.

Eh bien, je vais aller me préparer.

MINGRAT.

Vous avez le temps. . . j'aurai une commission à vous donner pour Veuray. Je vous disais donc qu'il y avait encore d'autres plaisirs que vous pouviez goûter. . . Vous doutez-vous de ce que je veux dire ?

MARIE.

Ma foi non, M. Mingrat.

MINGRAT.

Aimez-vous la lecture ? . . .

MARIE.

Moi. . . mais dame, oui, j'aimerais assez la lecture. . . si je savais lire.

MINGRAT.

Ah ! si ce n'est que cela. . . je peux me charger de lire, moi. . . et tenez, j'ai justement sur moi. . . Venez vous asseoir sous ce bosquet.

MARIE.

C'est que j'ai mon ménage et mes enfans qui m'attendent.

MINGRAT.

Les enfans sont faits pour cela. . . Venez, je vous le permets. . . Approchez-vous. . . Encore. . . N'ayez pas peur. . . Davantage.

MARIE.

C'est qu'il fait bien chaud pour être comme cela si près, et puis j'aime l'air.

MINGRAT.

Eh bien ! restons ainsi. . . Ecoutez-moi bien. . . Ce sont deux jeunes gens qui s'aiment d'amour. Car, voyez-vous,

Dieu, ma chère enfant, ne défend pas que deux cœurs saintement épris cherchent à s'épancher l'un dans l'autre... Faites bien attention, et si quelque chose ne vous paraissait pas clair... dites-le moi... je me charge de vous l'expliquer... C'est bien convenu, n'est-ce pas?... (*Il lit.*) « Saint-Preux à la belle Julie. » (*On entend crier en dehors : M. Mingrat!*) (*A part.*) Maudit contre-temps!

CAILLETTE, aux paysans.

Les voyez-vous là?... Silence!.. (*Ils se cachent.*)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, GIROFLÉE.

GIROFLÉE.

M. Mingrat!..

MINGRAT.

Eh bien ! qu'est-ce que c'est? mais dépêche-toi.

GIROFLÉE.

Je voulais vous dire que j'avais conduit, comme vous me l'avez dit, les frères chez vous pour les faire rafraîchir, ... il paraît qu'ils étoient furieusement altérés, ... car les bouteilles filaient, ah! comme elles filaient les bouteilles : ah! c'est un prodige. A propos de prodiges, il faut que je vous parle de mon miracle, M. Mingrat.

MINGRAT.

Plus tard... Laisse-moi.

GIROFLÉE.

C'est que, voyez-vous, il est chenu mon miracle.

MINGRAT.

Quand je te dis de me laisser!

GIROFLÉE.

Imaginez-vous que ça fera un miracle...

MINGRAT.

Morbleu! t'en iras-tu!

MARIE.

Comment, M. Mingrat, vous vous emportez...

MINGRAT, *il se découvre et se frappe la poitrine.*

Meâ culpâ! meâ maximâ culpâ..... (*Au bedeau.*) Es-tu parti?

GIROFLÉE.

Je m'en vas, M. Mingrat... Alors ça sera pour ce soir, n'est-ce pas? nous causerons de mon miracle.

MINGRAT.

Oui, ce soir, mais pars.

CAILLETTE, *aux paysans.*

Voyez-vous, il éloigne le bedeau ; c'est pour se trouver seul avec elle.

SCÈNE X.

MINGRAT, MARIE, CAILLETTE, ET LES PAYSANS, *qui écoutent.*

MARIE.

Remettez-vous, M. Mingrat ; comme vous paraissez agité !

MINGRAT.

Ce n'est rien, mon ange ; c'est que je ne peux pas me trouver un moment avec vous qu'on ne vienne nous déranger.

MARIE.

Eh bien, nous voilà seuls, parlez.

MINGRAT.

- Je vous disais donc que Saint-Preux écrivait à la belle Julie pour lui faire connaître l'état violent dans lequel l'avait mis un entretien qu'il avait eu avec elle dans un bosquet ; c'est si doux un entretien avec une femme belle, et qu'on adore !

MARIE.

J'écoute, M. Mingrat.

MINGRAT.

Ah ! oui, je vous en prie, ne perdez pas un mot. (*Il lit.*)
« Que devins-je quand je sentis ta main... la main de Julie se poser sur la mienne ? Non, le feu du ciel n'est pas plus vif, ni plus prompt que celui qui vint à l'instant m'embrâser.... Toutes les parties de moi-même se rassemblèrent sous ce toucher délicieux... Oh ! Marie ! Julie... quelque sort que m'annonce un transport dont je ne suis plus maître, quelque traitement que ta rigueur me destine, je ne puis plus vivre dans l'état où je suis, et je sens qu'il faut enfin que j'expire à tes pieds ! » Eh bien ! mon ange, comprenez-vous ?..

MARIE.

Très-bien, M. Mingrat.

MINGRAT.

Ainsi, ces phrases brûlantes vous font éprouver des sensations qui, jusqu'alors, devaient vous être inconnues ; car jamais vous n'avez dû entendre parler d'amour ainsi ?

MARIE.

C'est-à-dire que je n'ai pas entendu les mêmes mots, mais c'étaient toujours les mêmes choses.

MINGRAT.

Eh ! qui donc s'est permis de vous adresser?...

MARIE.

Eh bien ! mon mari ; je l'aime tant, si vous saviez : je suis si heureuse quand il m'embrasse!... Ah ! tenez, ça vaut encore mieux que toutes les lectures du monde.

MINGRAT.

Il se pourrait ! Ainsi, Marie, vous n'êtes donc pas insensible?...

MARIE.

Insensible, moi, et pourquoi donc ça, M. Mingrat ?

MINGRAT.

Ah ! femme céleste ! que me dites-vous?.... Je puis donc espérer?...

(*On entend en dehors la voix de Charnalet.*)

MARIE.

Ah ! mon Dieu, M. Mingrat, vous m'avez fait oublier....

MINGRAT.

Allez, Marie ; mais rappelez-vous que ce soir je vous attends chez moi, à huit heures, j'aura à vous remettre une lettre pour le curé de Veuray.

MARIE.

J'irai, M. Mingrat.

MINGRAT.

Vous me le promettez ?

MARIE.

Oui, M. Mingrat.

MINGRAT.

A ce soir.

CAILLETTE, *aux paysans.*

Vous l'entendez ; il lui donne un rendez-vous.

MINGRAT.

Les plaisirs du paradis m'attendent.

CAILLETTE.

Nous y serons tous. A ce soir.

(*On voit passer Charnalet, qui rentre chez lui en chantant.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

La chambre de Mingrat.

SCÈNE PREMIÈRE.

CATHERINE BARBUE. LES FRÈRES.

(*Au lever du rideau, les frères sont en scène, et Catherine les fait rafraichir.*)

CATHERINE BARBUE.

Adieu, mes bons pères ; que le ciel vous conduise ! ne nous oubliez pas dans vos prières ; et si jamais vous repassez par le village, ne manquez pas de vous arrêter ici, la maison de M. Mingrat appartient à tous les serviteurs de Dieu.

(*Les frères sortent en donnant leur bénédiction.*)

SCÈNE II.

CATHERINE BARBUE seule.

Dieu merci m'en voilà débarrassée. Les fainéants ! ça se promène ainsi partout, se nourrissant à nos dépens... et dire qu'il faut leur faire bonne mine ! Maintenant préparons le souper de M. Mingrat. (*Tout en mettant le couvert.*) Ce que m'a dit cette mère Caillette ne me sort pas de l'idée... Si je le croyais ! lui amoureux d'une autre femme ! car tout le monde en parle dans le hameau, et comme on dit, il n'y a pas de feu sans fumée. Ah ! Mingrat, si vous vous aviez jamais d'une chose semblable... malheur à vous ! Le voilà, nous allons voir...

SCÈNE III.

CATHERINE BARBUE. MINGRAT.

MINGRAT.

Ah ! je suis bien aise de vous voir Catherine.

CATHERINE BARBUE.

Vraiment ? vous rentrez bien tard aujourd'hui.

MINGRAT.

Des visites pieuses m'ont retenu plus long-temps que je ne le voulais.

CATHERINE BARBUE.

Des visites pieuses, en êtes vous bien sûr ?

MINGRAT.

Sans doute... pourquoi cette question ?

CATHERINE BARBUE.

C'est que, voyez-vous, ce n'est pas dutout ce qu'ils disent dans le village.

MINGRAT.

Et que peut-on dire, grand Dieu, que je craigne ! ma conscience est pure, et je suis bien tranquille.

CATHERINE BARBUE.

C'est drôle que vous soyez le seul qui l'ignoriez ; je vais alors vous l'apprendre... On assure que vous réservez vos visites pieuses pour la belle Charnalet.

MINGRAT.

Ma gouvernante aussi peut ajouter foi aux propos des impies !... Dans quel siècle vivons-nous ? Eh quoi ! l'on ne craint pas de calomnier les intentions les plus pures, on ne respecte plus les caractères les plus sacrés ; on prête aux hommes les plus vertueux tous les vices. Oh ! Jérusalem, Jérusalem... pleure !...

CATHERINE BARBUE.

Dites donc, M. Mingrat, il n'est pas du tout question ici de Jérusalem, mais de la femme à Charnalet, après qui tout le monde dit que vous courrez,

MINGRAT.

Et c'est vous qui servez à accréditer de pareilles infamies !

CATHERINE BARBUE.

Ecoutez, M. Mingrat, devant les autres, je vous défends, c'est mon métier, et je le fais en conscience ; mais ici, on peut se dire ses vérités ; nous sommes entre quatre z'yeux, et je veux savoir à quoi m'en tenir.

MINGRAT.

Catherine, un pareil langage a droit de me surprendre de votre part... Les intérêts du ciel et le salut de mon âme, voilà tout ce qui m'occupe, vous le savez. Je n'aspire qu'aux jouissances éternelles que nous promet le créateur, et c'est par des aumônes, et des austérités sans nombre que je me prépare à me rendre digne un jour de la béatitude céleste.

CATHERINE BARBUE.

Vous cherchez à m'esquiver, mais vous n'y parviendrez

pas, je vous en préviens. D'abord gardez vos grandes phrases pour les autres... Vous savez bien que nous nous connaissons depuis long-temps, et que par conséquent je ne peux pas être votre dupe... Ainsi, répondez-moi. C'est y vrai que vous cherchez à plaire à cette belle Marie, la femme à Charnalet?

MINGRAT.

Pouvez-vous le croire, Catherine !

CATHERINE BARBUE.

C'est pas une réponse, ça... Oui, ou non, c'est ce que je vous demande.

MINGRAT.

Non, mille fois non... Jamais pareille idée ne s'est offerte à moi, et je veux achever de vous en convaincre, en invoquant le nom sacré de notre divin Sauveur.

CATHERINE BARBUE.

Gardez vos sermens, vous savez ce qu'ils valent, entre nous... Mais enfin, je veux bien vous croire; car si jamais une chose comme celle-là arrivait, vous verriez... je ne vous dis que ça.

MINGRAT.

Des menaces, à moi !

CATHERINE BARBUE.

Des menaces ou tout ce que vous voudrez, ça m'est égal, et puisque l'occasion s'en trouve, je m'en vas vous faire connaître tout ce que j'ai sur le cœur. Il y a trop long-temps que ça m'étouffe, il faut que ça parte... Est-ce que vous croyez bonnement que j'aurai passé cinq années à votre service pour me voir couper l'herbe sous le pied dans mes vieux jours ? Vous êtes vous fourré dans la tête que je supporterais *gratis pro Deo* tous les caquets qu'on a bien voulu faire sur moi, ce qui m'est égal, parce que ça ne regarde que nous deux ? Mais enfin, maintenant que je suis vieille, qu'on me méprise, que je suis seule au monde, avec la certitude, si je sortais d'ici, de n'être reçue nulle part, je ne suis pas d'humeur du tout à me voir remplacer, et ça ne sera pas. Vous me garderez jusqu'à la fin de mes jours, et vous me considérerez, parce que je ne puis plus être considérée que par vous... Quand j'étais sans expérience, c'est vous qui m'avez entraînée, endoctrinée. Eh bien ! vous recueillerez les fruits de votre mo-

rale, mais je ne souffrirai pas que vous la prêchiez à d'autres qu'à moi... J'ai fini; à votre tour, parlez.

MINGRAT.

Le Seigneur a permis que je vous écoutasse avec patience... il me punit de mes péchés.

CATHERINE BARBUE.

Je sais bien que ce sont de vieux péchés. C'est pour cela que je ne veux pas que vous vous trouviez à même d'en commettre de nouveaux... du moins tant que je serai de ce monde.

MINGRAT.

J'ignore ce qui peut faire naître des doutes aussi injurieux pour moi.

CATHERINE BARBUE.

Vous le demandez? vous, qui m'avez reléguée à l'autre bout du village sous prétexte qu'on pouvait jaser... Après cinq ans de ménage.

MINGRAT.

Des ordres supérieurs, vous le savez bien, m'en firent un devoir quand je vins dans le hameau.

CATHERINE BARBUE.

De jour en jour, vous m'éloignez de vous...

MINGRAT.

Catherine, vous êtes injuste; moi vous éloigner!.. que le ciel me punisse si jamais j'ai cessé d'avoir pour vous les mêmes sentimens qu'autrefois... Catherine, ma bonne Catherine, malgré moi... je sens des larmes que m'arrachent les injustes soupçons.

CATHERINE BARBUE.

Il se pourrait! Ah! mon cher M. Mingrat, pardon, pardon, j'avais tort.

MINGRAT.

Qu'il n'en soit plus question.

CATHERINE BARBUE.

C'est malgré moi, mais ce qu'on m'avait dit m'avait mis sens dessus dessous, et dans de tels momens je serais capable de tout. J'en serais fâchée après.

MINGRAT.

Pauvre ami!... Je crois qu'on frappe. (*A part.*) Si c'était... Ah! non, il n'est pas l'heure.

CATHERINE BARBUE.

C'est sans doute Rougeot qui vient me chercher pour me reconduire... Oui, c'est lui-même.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ROUGEOT, un fallot à la main.

ROUGEOT.

Bon soir, M. Mingrat, la compagnie. Dieu ! fait-il noir... On n'y voit goutte, même avec un falot. . Quand vous voudrez, mère Barbue, nous nous mettrons en route.

CATHERINE BARBUE.

Est-ce qu'il est déjà sept heures?

ROUGEOT.

V'là qu'elles sonnent à tous les coucoucs du hameau.

MINGRAT.

(*A part.*) J'ai encore une heure à moi. (*Haut.*) Je veux vous reconduire moi-même ce soir, Catherine.

CATHERINE BARBUE.

Tiens, et pourquoi ça ? ça n'est pas votre habitude.

MINGRAT.

L'air me fera du bien. (*Bas.*) Je suis bien aise de prouver à ma bonne Catherine que je ne me sépare d'elle que le plus tard que je peux.

CATHERINE BARBUE, *bas.*

A la bonne heure, voilà comme je vous aime...

MINGRAT, à Rougeot.

Donne-moi ton fallot, Rougeot, et reste ici jusqu'à mon retour pour garder la maison.

(*Mingrat et Catherine sortent.*)

SCÈNE V.

ROUGEOT, seul.

Tiens, tiens, comme il la choye donc aujourd'hui, sa vieille... Tant mieux, c'est une corvée de moins pour moi... Quoique j'vas faire en l'attendant?... Qu'est-ce que c'est que ce pot-là? (*Il le découvre.*) Des confitures... Si j'osais... et pourquoi pas? (*Il en mange.*) Oh! que c'est sucré!... Je suis sûr que je m'en lécherai encore les doigts dans quinze jours.

SCÈNE VI.

ROUGEOT, GIROFLÉE.

GIROFLÉE.

Peut on entrer ?

ROUGEOT.

Ah! c'est vous, mon bédéau. . . . N' craignez rien, approchez... Quoi qui vous amène donc si tard? . . .

GIROFLÉE.

Est-ce que ça s' demande... C'est mon miracle.

ROUGEOT.

Laissez-moi donc tranquille, avec vos miracles; je m'en moque pas mal... j'aime bien mieux manger les confitures de M. Mingrat.

GIROFLÉE.

Est-ce qu'elle sont bonnes, par hasard ?

ROUGEOT.

Tiens, e'te question...

GIROFLÉE.

- Eh bien! donne-moi z'en que j'en goûte. C'est vrai, elles sont pas sèches. . . . Ah! ça, comment donc qu'il fait pour avoir tant de bonnes choses ?

ROUGEOT.

Imaginez-vous, mon bédéau, qu'il y a dans les environs une tapée de vieilles perruques.

GIROFLÉE.

Une tapée de vieilles perruques ?

ROUGEOT.

Autrement dit de vieilles femmes qui lui sucent les entrailles à qui mieux mieux, et moi par contre coup je me caramèle aussi. Ah ça! tout en mangeant, on peut causer. Dites-moi, c'est y malin de faire un miracle ?

GIRO FLÉE.

Ah! bien oui, c'est la chose du monde la plus facile; et comme tu es dans la partie, si tu veux j'vas t'en donner la recette.

ROUGEOT.

Ce n'est pas de refus, parce qu'enfin, si un jour j'en avais besoin.

GIROFLÉE.

Ecoute bien ça. . . Une supposition, tu te mets dans la tête de faire un miracle. . . . Tu prends d'abord un gros tas d'imbécilles, les plus forts que tu puisses trouver, et les plus hupés; quand tu tiens ton gros tas d'imbécilles, tu ne le lâches pas... Tu commences par lui parler au nom de la religion, en roulant de gros yeux si tu en as, dans le cas contraire, tu t'ers des premiers venus : tu entremêles le tout de grimaces, et tu attends de pied ferme ton tas d'imbécilles. . . Quand

tu le vois bien disposé, tu lui lâches tout ce qui te passe par la tête... les plus grosses bêtises, pourvu que tu fulmines contre les libéraux ! Oh ! alors ils ouvrent des oreilles, et des bouches à faire plaisir... tu en profites, et tu leur fais gober tout ce qui se présente ; dans ce moment là ils avaleraient le clocher du village... Tu vas ton train... Tu leur dit que des vessies sont des lanternes, et ton miracle est fait.

ROUGEOT.

Vià tout ! et c'est sûr ?

GIROFLÉE.

J'crois bien, ça ne manque jamais ; à moins d'une circonstance, mais c'est rare.

ROUGEOT.

Eh ! bien, c'est joliment bête un miracle... J'aime mieux des confitures, hein ? Je crois qu'on monte.

GIROFLÉE.

C'est M. Mingrat !

ROUGEOT.

M. Mingrat ! vite en place le pot.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MINGRAT.

MINGRAT.

Que faites-vous, mes enfans ?

ROUGEOT.

Moi, M. Mingrat ; je mangeais : non je rangeais, pour que rien ne traîne.

MINGRAT.

C'est bien ; et vous Giroflée ?

GIROFLÉE.

Moi, M. Mingrat... je venais, comme nous en sommes convenus, pour ce que vous savez bien, mon miracle.

MINGRAT.

Je t'écouterai demain... un autre jour.. je me sens fatigué ce soir.. Retirez-vous, mes enfans.

GIROFLÉE.

Une simple observation, M. Mingrat : si vous me remettez toujours comme ça, on finira par me le voler mon miracle, et je ne voudrais pas en être pour mes frais.

MINGRAT.

Demain, demain, te dis-je ! je te le promets.

GIROFLÉE.

Allons, va pour demain.. mais n'y manquez pas.. je serais forcé de le porter à une autre paroisse.. et ça serait vexant pour le hameau.. Bon soir, M. Mingrat.

MINGRAT.

Bon soir, mes enfans....

ROUGEOT.

Bonne nuit, M. Mingrat.

(Rougeot et Giroflée sortent.)

SCENE VIII.

MINGRAT, *seul*.

Ils sont partis enfin! (*Il regarde d sa montre,*) Pas encore huit heures! comme le tems marche lentement!.. je voudrais déjà me trouver auprès d'elle... Ici je n'ai rien à craindre des indiscrets; je pourrai goûter en paix ce bonheur depuis si longtemps objet de mes desirs. Elle m'a compris, j'en suis sûr, et son cœur répond au mien... son air d'ingénuité n'était que pour conserver une apparence de vertu, car est-il des êtres vertueux aujourd'hui? on cherche à le faire croire, et voilà tout.... Marie.... Marie.... que tu tardes.... viens donc, mes regards brûlans ont besoin de se fixer sur toi... Cette taille souple; je pourrai la presser, tous ces trésors qui me sont encore inconnus et que rêve depuis si longtemps mon imagination ardente.... ils vont être mon partage.... Mais si je m'étais trompé, si Marie allait me résister; si elle faisait connaître au monde qui me révere.... Ah! grand Dieu, cette idée se présente pour la première fois. Que deviendrais-je alors... moi à la veille d'obtenir un titre, des honneurs, je verrais s'écrouler l'édifice de ma fortune.... pour les plaisirs d'un moment! Eh bien, je la forcerai à se taire par un serment horrible.... sur l'évangile... Mais malgré tout, elle pourrait parler encore: que faire alors? non.... elle ne me quittera pas, il faut qu'elle m'aime, qu'elle partage mes transports....ou qu'elle se taise à jamais. Quelle horreur! oh! non! non! plutôt qu'elle ne vienne pas!.. Mon Dieu! c'est la première fois que je vous implore avec ferveur. Je vous en conjure, retenez-la... que je ne la voye pas... ici surtout. (*On frappe.*) On a frappé, c'est elle sans doute: non, non, je n'ouvrirai pas... je ne le veux pas.... (*On*

frappe de nouveau.) On frappe encore! n'importe, je serai immobile.

MARIE, *en dehors.*

M. Mingrat! ouvrez, c'est moi.

MINGRAT.

C'est sa voix.... elle va là.... je ne m'appartiens plus...
elle est trop belle! que mon destin s'accomplisse.

(*Il va ouvrir.*)

SCÈNE IX.

MINGRAT. MARIE.

MARIE.

J'allais m'en aller, je croyais que vous n'y étiez pas.

MINGRAT, *d part.*

Une minute encore... elle était sauvée!

MARIE.

Est-ce que vous seriez indisposé, M. Mingrat? comme vous êtes pâle....

MINGRAT.

Non, mon enfant... je n'ai rien, un étourdissement
subit....

(*Il se laisse tomber dans un fauteuil.*)

MARIE.

Ah! mon Dieu!

(*Mingrat baise avec transport sa main.*)

MINGRAT.

Marie, chère Marie!

MARIE.

Que faites-vous donc?

MINGRAT.

Je voulais vous remercier de votre attention, et voilà tout.

MARIE.

Vous m'avez fait peur!

MINGRAT.

Rassurez-vous... venez auprès de moi... nous avons à
causer.

MARIE.

C'est qu'il est déjà bien tard, et si vous vouliez me remettre votre lettre pour le curé de Veuray....

MINGRAT.

Elle est prête.... je vais vous la donner: si je vous re-

tiens quelques instans, c'est pour vous parler de ce qui vous intéresse.... ne me disiez-vous pas ce matin que vous aviez le désir de racheter les péchés de votre mari?

MARIE.

Oh! oui, M. Mingrat, c'est même à cela que je dois toute ma dévotion.

MINGRAT.

Eh bien! voyons.... c'est difficile.... mais cherchons les moyens d'y parvenir.... Vous savez combien je vous aime, Marie.

MARIE.

Vous êtes si bon!

MINGRAT.

Et vous, m'aimez-vous?

MARIE.

Certainement.... comme tout le monde.

MINGRAT.

Comme tout le monde! Dites-moi, comment votre mari se conduit-il avec vous?

MARIE.

Ah bien! bien! il est si indulgent! excepté sur ce que je fréquente trop souvent les églises.

MINGRAT.

C'est un impie.... et sans doute alors qu'il vous maltraite?

MARIE.

Lui? ah! jamais.... ce n'est que par des caresses qu'il cherche à me ramener à la raison.

MINGRAT.

Des caresses.... et vous les lui rendez?

MARIE.

Sans doute, et avec autant de plaisir au moins qu'il les reçoit.... c'est si doux, si vous saviez, d'avoir auprès de soi celui qu'on aime. On mourrait comme ça qu'on serait trop heureux.

MINGRAT.

Oh! oui, mourir ainsi, c'est du bonheur! Marie, c'est toi qui vient de me le dire.... Créature céleste, tes paroles décident de mon destin.

MARIE.

Que dites-vous, grand Dieu!

MINGRAT.

Il n'est plus tems de se taire, Marie, et moi aussi je t'aime, je t'adore, et mille fois plus que ne peut le faire cet époux dont tu viens de me retracer les plaisirs. Ne me résiste pas, je t'en supplie; regarde moi, c'est du feu qui circule dans tout mon être.... dis que tu m'aimes.... que j'entende pour moi une fois ce mot sortir de la bouche d'une femme.

MARIE.

O ciel! il se pourrait, vous? ah! laissez-moi fuir!

MINGRAT.

Maintenant! jamais: tu possèdes mon secret, tu dois m'aimer, me le dire, me le prouver. Par pitié pour toi, Marie, prononce ces paroles, qu'elles m'annoncent le bonheur; je te le répète, il le faut par pitié pour toi.

MARIE.

Jamais, jamais! mon mari!

MINGRAT.

Ton mari! eh quoi, c'est pour lui que tu me repousses.... dut l'enfer m'engloutir, tu seras à moi!... m'entends-tu?

MARIE.

Quel affreux regard! éloignez-vous: au secours!

MINGRAT.

Des cris! tu as prononcé ton arrêt.

(*Il la renverse et lui met la main sur la bouche.*)

(*La toile tombe.*)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

La chambre à coucher de Mingrat; un lit et des rideaux; à droite, une fenêtre; au fond

SCÈNE PREMIÈRE.

MINGRAT, *seul.*

Il referme les rideaux et jette un cri d'horreur.

Ah! où fuir? où me cacher? maintenant que le délire est passé, j'aperçois l'abîme que j'ai creusé sous mes pas. . . . que devenir, grand Dieu! que faire? je voulais l'empêcher de m'accuser, mais ce cadavre ne parle-t-il pas plus haut qu'elle n'aurait pu le faire? . . . Une femme morte! . . . morte chez moi. . . . Eh bien! ne puis-je pas dire qu'un accident subit. . . mais, je serais innocent qu'ils ne le croiraient pas. . . Quel parti prendre? ciel ou enfer, dites-le moi. . . . Ah! si elle respirait encore, si je pouvais la rappeler à la vie! (*Il s'approche du lit.*) Je n'ose plus m'en approcher. . . ce silence. . . cette pâleur livide, et surtout ces yeux ouverts et fixés sur moi me font peur! Marie? Marie? . . . je veux m'assurer qu'elle est bien morte. . . oui, c'est fini, elle est déjà froide. . . son cœur a cessé de battre sous mes lâches embrassements. . . c'est trop d'horreur! je ne veux plus la voir. . . il faut la cacher dans la terre, au fond des eaux. . . que personne ne puisse la trouver. . . mais, je suis seul et je tremble de la toucher encore. Ah! comme la tête me pèse! mes membres sont brisés, les yeux me brûlent, et le temps marche. . . chaque minute qui s'écoule avance peut-être mon supplice. . . Dire qu'il y a des échafauds! non, non, moi je ne veux pas mourir. . . qui sait ce qui m'attend après! . . . je l'ensevelirai. . . oui, il faut se hâter. Voyons d'abord si tout est calme en dehors.

(*Il ouvre la porte, Charnalet paraît.*)

SCÈNE II.

MINGRAT, CHARNALET; *il porte un fallot et un bâton.*

MINGRAT.

(*A part.*) Grand Dieu! (*Haut.*) Que venez-vous faire chez moi... à cette heure?

CHARNALET.

Je m'en vais vous le dire.

(*Il pose son fallot et son bâton auprès des rideaux du lit.*)

MINGRAT.

Il est tard... je suis fatigué... j'ai besoin de repos.

CHARNALET.

Je n'en ai pas pour long-temps. Il faut que vous me tiriez d'inquiétude, et vous allez me dire....

MINGRAT, *le poussant vers la porte.*

Demain, quand vous voudrez... excepté...

CHARNALET.

Non, c'est tout de suite.

MINGRAT.

Mais c'est impossible, maintenant.

CHARNALET.

Ah! vous avez beau me pousser vers la porte, je ne sortirai pas que vous n'ayez répondu à mes questions... Il s'agit de ma femme.

MINGRAT.

De votre femme!

CHARNALET.

Oui, de ma femme. Je l'attends depuis sept heures du soir, et il est minuit... Des voisins charitables sont venus m'avertir qu'elle leur avait dit qu'elle se rendait chez vous, je ne serais pas fâché que vous me disiez un peu à quoi je dois m'en tenir.

MINGRAT.

Il est vrai... votre femme est venue chez moi chercher une lettre dont je l'avais priée de se charger pour le curé de Veuray... mais il y a long-temps qu'elle est partie... et je pense qu'elle doit être arrivée à Veuray.

CHARNALET.

Non, car avant de se mettre en route, elle devait me faire ses adieux.

MINGRAT.

Peut-être l'a-t-elle oublié.

CHARNALET.

Pas possible! ma femme avait promis de repasser par la maison pour m'embrasser : elle n'y aurait pas manqué pour tout l'or du monde, j'en suis sûr... aussi son absence commence-t-elle furieusement à m'inquiéter.

MINGRAT.

Eh bien! s'il ne faut rien vous cacher, je dois vous faire part d'une remarque que j'ai faite.

CHARNALET.

Qu'est-ce que c'est?

MINGRAT.

J'ignore ce que votre femme pouvait avoir.... mais elle était agitée, sa tête par moment semblait égarée.

CHARNALET.

Laissez-moi donc, quand elle est partie, je suis sûr qu'elle n'avait rien.

MINGRAT.

Quelquefois.... on se sent atteint tout d'un coup.... et puis elle avait peut-être quelques chagrins secrets.

CHARNALET.

Du tout, du tout, ma femme n'avait pas de chagrin.

MINGRAT.

Enfin, ce que je sais, c'est qu'elle était dans un état qui me faisait craindre qu'elle ne voulût se porter à quelque extrémité fâcheuse.... un crime est sitôt commis!

CHARNALET.

Qu'est-ce que vous me dites? et pourquoi ma femme aurait-elle cherché à se tuer, quel motif l'y aurait portée?... non c'est impossible: d'abord elle était trop pieuse pour disposer de ses jours.... il n'y a que les lâches et les hypocrites qui attentent à leur vie ou à celle de leur prochain. Enfin, je ne sais pas pourquoi vous pouvez faire une semblable supposition.

MINGRAT.

Ce n'est qu'une crainte basée sur l'intérêt que vous m'inspirez l'un et l'autre....

CHARNALET.

Alors, comment se fait-il, qu'avec cette crainte, et tout l'intérêt que nous vous inspirons, vous ayez laissé sortir ma femme de chez vous? Il me semble que cette religion que vous mettez sans cesse en avant, que ce Dieu, dont le nom accompagne presque toutes vos paroles, de-

vaient vous faire une loi de la retenir, de me prévenir, et de la reconduire chez elle... car enfin l'Évangile, que vous devriez connaître mieux que moi, ne prêche que le bien, et on dirait au contraire que vous prenez à tâche de ne faire que le mal.

MINGRAT.

Vous me jugez bien sévèrement! cela ne me surprend pas... tout le monde sait ici votre aversion pour moi, et si jamais vous cherchiez à me nuire, votre témoignage serait de peu de poids en justice.

CHARNALET.

Et qui vous parle de témoignage et de justice? On m'a dit que ma femme était venue chez vous... J'ai dû m'en assurer. Vous me répondez qu'elle est partie, c'est fini là. Il faudra bien qu'elle se retrouve.

MINGRAT.

Sans doute, à moins d'un malheur; car enfin, on peut avoir des ennemis dans ce monde.

CHARNALET.

Des ennemis! Une femme jeune et belle n'a pas d'ennemis, au contraire, ce qui ne veut pas dire qu'il n'existe pas des gredins qui pourraient bien... Oh! alors, malheur à ceux là... S'ils se permettaient jamais, n'importe quoi, la plus légère égratignure seulement, je ne suis pas méchant... mais découpé en quatre comme un cosaque, voilà mon système.

MINGRAT.

Comme je vous l'ai déjà dit, il est tard, je ne peux vous en apprendre davantage, et je voudrais...

CHARNALET.

Oui, oui, je comprends, il faut que je m'en aille... Il y a plus d'un quart d'heure que vous voudriez me voir bien loin; j'y vas... Mais comme je vous le disais tout-à-l'heure, j'étais bien aise de m'assurer... et c'est fait.

(Il s'approche du lit pour prendre son fallot et son bâton.)

MINGRAT, effrayé de ce mouvement.

N'approchez pas!...

CHARNALET, lui montrant son bâton.

Hein! vous en avez peur? soyez calme, ce n'est pas encore pour vous; plus tard... je ne dis pas... ça peut arriver. On jase dans le village, vous le savez... et si ces caquets là ne tombent pas bientôt... tâchez que je ne vous explique pas plus au long mon système : bonne nuit.

(Il sort.)

SCÈNE III.

MINGRAT, seul.

J'ai manqué me trahir ! je me croyais découvert... Mais il ne sait rien... Je suis toujours seul maître de mon secret... Le torrent qui roule ses flots non loin d'ici va l'engloutir : mais si malgré toutes mes précautions on osait jamais m'accuser ! comment éloigner les soupçons ! Ce Charnalet me fait trembler. Si je laissais au bord du torrent le fichu qu'elle portait sur son cou ! Oui... Ils croiront alors au suicide... Ce parti est le plus sûr... Vite... (*Il s'approche du lit.*) Comme il tient ! je ne puis le dénouer !... (*Il l'arrache.*) Ah ! du sang... toujours du sang... Hâtons-nous d'en faire disparaître jusqu'à la moindre trace... Mais si on épiait aux environs... je veux avant tout m'en assurer.

(*Il sort et ferme la porte à clef.*)

SCÈNE IV.

(*On pousse la fenêtre à droite. CATHERINE BARBUE arrive au moyen d'une échelle, de corde posée dans le jardin. Caillette est en dehors.*)

CAILLETTE, en dehors.

Eh bien, voyez-vous quelqu'un ?

CATHERINE BARBUE.

Non, je ne vois personne.

CAILLETTE, en dehors.

J'suis pourtant bien sûre qu'elle est entrée... cherchez bien... j'vas retrouver les autres... nous vous attendrons là-bas... contre la petite haie.

CATHERINE BARBUE.

Le traître ! c'était pour mieux me tromper qu'il redoublait de soins... Je n'entends et je ne vois rien... et cependant cette lumière à cette heure ! Grand Dieu ! ils sont là sans doute ! malheur à eux, je vais rendre tout le village témoin de leur infamie. (*Elle va au lit et tire les rideaux.*) Ah ! que vois-je ?... Marie ! assassinée ! Fuyons. (*Au moment où elle va fuir, Mingrat entre.*)

SCÈNE V.

MINGRAT, CATHERINE.

MINGRAT.

Catheriné ! Malheureuse ! que viens-tu faire ici ?

CATHERINE BARBUE, *d ses genoux.*

Grâce, grâce ! ne me tuez pas aussi !

MINGRAT.

Tu sais tout, il faut que tu meures.

CATHERINE BARBUE.

Non, non ! deux crimes seraient trop difficiles à cacher.
Grâce, grâce !

MINGRAT.

Femme odieuse ! c'est ton infernale jalousie qui t'a fait me poursuivre ainsi... tu dois en être punie... Crois-tu que j'aie oublié tes menaces... Tu voudrais te venger, je saurai te forcer à un silence éternel.

CATHERINE BARBUE.

Si vous êtes sourd à mes prières, prenez garde, je suis résolue à me défendre... je crierai... on m'entendra, car on doit être à la recherche de Marie, et si je meurs j'aurai du moins le plaisir de vous démasquer auparavant.

MINGRAT.

Eh quoi ! il me faudrait encore dépendre de toi ?

CATHERINE BARBUE.

Oui... ton existence doit être liée à la mienne... nous avons commencé ensemble nous finirons ensemble.

MINGRAT.

Eh bien oui, tu vivras... mais après un serment affreux !

CATHERINE BARBUE.

Je suis prête.

MINGRAT.

Viens donc... prends ce livre d'une main, pose l'autre sur ce cadavre... pose-la, et jure de garder le plus profond silence.

CATHERINE BARBUE.

Je le jure.

MINGRAT.

Tu es ma complice maintenant.... si tu me trahis.... si je monte sur l'échafaud, cette main t'y traînera aussi.... car c'est toi qui l'as dit, nous finirons ensemble. (*Il fait signe à Catherine de l'aider à porter le cadavre.*) Je le veux. (*Catherine obéit.*) Maintenant, que le torrent te serve de tombeau.

FIN DE L'ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

A gauche, le presbytère ; dans le fond, une roche ; un torrent rapide ; on aperçoit Mingrat et Catherine qui gravissent la roche ; ils tiennent le corps de Marie qu'ils précipitent dans le torrent ; ils redescendent, et Mingrat rentre chez lui, suivi de Catherine qui se soutient à peine.
Il fait nuit, il tonne et il pleut.

SCÈNE PREMIÈRE.

PIERRE BAZU, CAILLETTE, PAYSANS.

PIERRE BAZU.

Ah ça, dites donc les autres, qu'est-ce que vous m'avez donc conté ? Vous me faites passer la nuit en sentinelle pour recevoir onnée sur onnée, et puis v'là tout ?

CAILLETTE.

Patience que je vous dis... Catherine Barbue est des nôtres maintenant ; quand je soutenais qu'elle était jalouse d'son maître : alors voyez-vous j'lui ai tourné ça de façon qu'elle a voulu s'assurer par elle-même... je lui ai prêté une échelle, et dans ce moment-ci, sans doute, elle sait de quoi y retourne. et je l'attends.

PIERRE BAZU.

Eh bien, après...

CAILLETTE.

Eh bien, elle va venir nous apprendre ce qu'elle aura vu ; car enfin cette lumière qui s'est promenée toute la nuit... elle ne s'est peut-être pas promenée toute seule... il y avait quelqu'un pour lui donner la main... cependant Catherine n'arrive guère.

PIERRE BAZU.

Vous verrez que tout ce que nous retirerons de notre expédition, ce sera une bonne fluxion de poitrine... je suis mouillé jusqu'aux os ! je ne suis pas méchant, mais j'aurais bien voulu démasquer ce caffard maudit... mais il est plus fin que nous.

CAILLETTE.

Laissez donc! j'peux pas à la rigueur passer pour fine...
mais je suis bien sûre....

PIERRE BAZU.

Heim? Qu'est-ce qui approche-là?

SCÈNE II.

LES MÊMES, GIROFLÉE.

GIROFLÉE.

Y a du monde ici! Qui vive?

PIERRE BAZU.

Tiens, c'est Giroflée!...

GIROFLÉE.

Comment, c'est vous père Bazu? Par quel miracle êtes-vous ici, ainsi que la compagnie?

PIERRE BAZU.

Mais toi-même.... qu'est-ce que tu viens faire à cette heure-ci.

GIROFLÉE.

Ah moi! c'est une fameuse histoire.... qui est terrible, épouvantable et prodigieuse. Imaginez-vous que je m'étais couché de bonne heure pour pouvoir rêver à mon miracle, quand tout-à-coup, j'suis réveillé en sursaut par les hurlemens d'un chien: vous savez tous que c'est signe de mort.... cette réflexion me faisait grelotter dans mon lit; pour lors je me suis mis à ma fenêtre. Vous connaissez la belle vue que j'ai sur le cimetière: v'la qu'aussitôt j'aperçois deux ombres.... deux ombres gigantesques qui se redressent.... pour lors mes cheveux en font autant, quand je vois qu'ils traînent un cadavre... C'étaient des vampires qui venaient faire un repas de corps: vous jugez la réputation que ça va donner à la commune, ça et un miracle!

PIERRE BAZU.

Des vampires!

GIROFLÉE.

Oui des vampires, et des beaux encore, et c'est ce qui m'amène... j'vas réveiller M. Mingrat pour qu'il vienne les exorciser; il a la recette.

PIERRE BAZU.

Quel diable de conte viens-tu nous faire! est-ce qu'il en existe des vampires!

GIROFLÉE.

Allons bon! si on vous'en croyait, ça serait bien amusant; tout se passerait naturellement, et les pauvres bedeaux, en fait de casuel, pourraient se brosser le bec.

PIERRE BAZU.

Et que sont-ils devenus?

GIROFLÉE.

Je leur ai dit des prières en latin, et ils sont partis avec leur cadavre, parce qu'il n'y que cela pour les détruire. Eh, v'là notre sonneur qui galoppe de ce côté!... où vas-tu donc, Rougeot?

SCÈNE III.

LES MÊMES, ROUGEOT, LES FRÈRES.

ROUGEOT.

J'conduisons ces révérends Pères chez M. Mingrat.

PIERRE BAZU, *d part.*

C'est une occasion pour savoir ce qui se passe chez lui. (*Haut.*) Eh bien frappe.

GIROFLÉE.

Oh! les pauvres Pères, comme ils sont trempés! on dirait d'une soupe.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MINGRAT, CATHERINE.

MINGRAT.

Qu'y a-t-il pour votre service, mes enfans?

ROUGEOT.

nt pas pu

Ce sont ces bons Pères qui reviennent; ils u'd er le tor- continuer leur route : le gros temps a fait débord rent.

MINGRAT.

Soyez toujours les bien venus, mes frères, et disposez biens que le Seigneur daigne m'accorder.

PIERRE BAZU.

Vous êtes sur pied de grand matin, aujourd'hui, M. Mingrat.

MINGRAT.

On vient de sonner les matines ; c'est l'heure où je me lève : on ne saurait prier trop tôt . . .

CAILLETTE, *bas à Catherine.*

Eh bien ! Catherine, qu'est-ce que vous avez vu ?

CATHERINE.

Rien, rien ; vous vous étiez trompée . . .

CAILLETTE.

Ah ! bath ! c'est donc le diable qui s'en mêle . . .

MINGRAT.

Je suis forcé de vous quitter, mes amis ; vous le voyez, les lois de l'hospitalité me réclament.

GIROFLÉE.

Moi, M. Mingrat, je suis venu pour vous faire part d'une découverte. . . Le village est infecté de vampires qui. . . .

MINGRAT.

Je te ferai destituer, si tu continues à débiter de semblables histoires. . . C'est ainsi qu'on aveugle les esprits faibles.

GIROFLÉE.

Mais, M. Mingrat, je vous assure. . .

MINGRAT.

C'en est assez, te dis-je. . . . Catherine, vous allez me suivre ; j'ai besoin de vos services.

(*Mingrat, Catherine, les Frères et Rougeot rentrent.*)

SCÈNE V.

LES MÊMES, *hors*, MINGRAT, CATHERINE, et ROUGEOT.

GIROFLÉE.

Destituer ! destituer ! ils n'ont plus que ce mot-là à la bouche. Ah ! v'là ce pauvre M. Charnalet . . .

SCÈNE VI.

LES MÊMES, CHARNALET.

(*Il est abattu, son air est sombre.*)

PIEBRE BAZU.

Eh bien ! mon vieux camarade ? . . .

CHARNALET.

Rien ; personne ne l'a vue.

PIERRE BAZU.

Elle est peut-être à Veuray.

CHARNALET.

Non... j'en arrive... Elle ne s'y est pas montrée.

PIERRE BAZU.

N'importe, du courage ; que diable , elle n'est pas morte.

CHARNALET.

Qu'en savons-nous ? Si j'en crois ce que j'éprouve , mon cœur se serre ; j'ai envie de pleurer : Marie , pauvre Marie... où es-tu ? Je crains quelque malheur.

PIERRE BAZU.

Laisse donc , qui veux-tu qui ait... .

CHARNALET.

Qui ? J'ai là , présent à l'esprit certaine conversation que j'ai eue cette nuit... S'il était vrai , malheur , mille fois malheur à lui !

PIERRE BAZU.

Allons , un peu de patience ; viens chez moi. Eh bien ! je t'aiderai dans tes recherches , dans tes démarches , et nous finirons par apprendre quelque chose.

CHARNALET.

Oui , tu me soutiendras , tu me conduiras.... car je ne sais plus ni où je vas , ni ce que je fais ; j'en deviendrai fou... Marie , Marie... si je ne dois plus te revoir , j'en mourrai... Mais auparavant !... .

PIERRE BAZU.

Allons , viens.

(Tout le monde sort, excepté Giroflée.)

SCÈNE VII.

GIROFLÉE, seul.

Il me fait de la peine : un vieux militaire qui pleure , c'est presque un miracle ; dire que j'ai marié ces deux êtres-là... car c'est moi qui leur ai présenté le goupillon... Eh bien ! c'est une remarque que j'ai faite , tous ceux que je bénis sont maudits.

(On entend crier : Oh ! eh ! les autres, accourez.)

(41)

GIROFLÉE.

Qu'est-ce que j'entends? Quels cris?
(Une barque paraît : deux pêcheurs la montent et l'amarrent au rivage.)

SCÈNE VIII.

UN PÊCHEUR.

Venez, venez voir quel affreux malheur!

GIROFLÉE.

Quoi donc?

LE PÊCHEUR.

Un assassinat; tenez, nous venons de trouver le cadavre de Marie, la femme à Charnalet.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, CAILLETTE.

CAILLETTE.

Qu'entends-je! Marie, où est-elle donc?

SCÈNE X.

LES MÊMES, CHARNALET et BAZU.

CHARNALET.

Ma femme! ma femme! Voyons!....

BAZU.

Arrête....

CHARNALET.

Laisse-moi, laisse-moi.... oui c'est elle.... Marie, Marie, voilà donc comme on te rend à ma tendresse.... Elle est assassinée! Je te vengerai, je te le jure, Vous entendez mon serment, vous tous!... Eh bien, j'avais tort de supposer!... courez, frappez chez Mingrat; il faut qu'il assiste à cet horrible spectacle.

PIERRE BAZU.

Que prétends-tu?

CHARNALET.

J'sais ce que je fais; ne faut-il pas d'ailleurs dresser procès-verbal, il est un des premiers du village.... allez, je vous en prie au nom de ce cadavre.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, MINGRAT.

MINGRAT.

Que venez-vous m'apprendre ? Il se pourrait.... l'infortunée Marie....

CHARNALET.

Elle est morte ; oui, vous l'aviez deviné.

MINGRAT.

Pleurons tous sur cette femme pieuse.

CHARNALET.

Oui, pleurez et venez prier pour elle.... Vous tremblez ! venez donc ; avez-vous peur de contempler son cadavre ?

MINGRAT.

La douleur qui m'accable... ,

CHARNALET.

Et moi, supposez-vous que mon cœur ne soit pas brisé ? et pourtant mes yeux ne craignent pas de s'arrêter sur elle... regardez-la donc aussi Monsieur.

(*Mingrat la regarde, et son émotion s'accroît.*)

UN PAYSAN, sur la roche, au fond.

V'là un mouchoir.

CHARNALET.

Un mouchoir, donnez....

MINGRAT.

L'infortunée sans doute s'est suicidée.

CHARNALET.

Oui, c'est encore ce que vous aviez deviné hier.

PIERRE BAZU.

Tout le monde sait qu'elle est allée chez vous hier soir, M. Mingrat.

MINGRAT.

Eh mon Dieu oui... cette pauvre femme est venue... mais elle n'est restée qu'un instant.... elle voulait, désastreuse, remplir un devoir pieux ; je l'en ai empêchée parce que je lui ai trouvé un air égaré : je vous l'ai dit Monsieur.

CHARNALET.

Oui, oui, je me rappelle bien tout : continuez....

MINGRAT.

Je l'ai engagée à remettre cet acte de dévotion à un autre jour, et je suis bien aise de lui avoir donné ce con-

seil... car sans cela', on n'aurait pas manqué de dire que j'étais cause de sa mort en exaltant son imagination.

CHARNALET.

Ah! c'en est trop, misérable hypocrite! C'est en vain que tu voudrais cacher ton crime sous le masque d'une fausse pitié, tout le monde ici connaissait ton infâme passion pour cet ange de vertu; et puisqu'elle est morte, c'est sans doute pour t'avoir résisté.

MINGRAT.

Ainsi, votre haine pour moi se déclare! c'est moi dont la piété est si connue, qu'on ose accuser!... Les tribunaux, je vous en prévins, me feront justice d'une aussi lâche calomnie.

CHARNALET.

C'est vous qui me parlez de me traîner devant les tribunaux!... Vous vous dites innocent; eh bien! prouvez-le donc... Acceptez sur-le-champ l'épreuve que je veux vous faire subir.

MINGRAT.

Une épreuve! à moi! et quelle est-elle?

CHARNALET.

Acceptez d'abord... Etant innocent, qu'avez-vous à craindre? Je veux vous fournir les moyens de vous disculper aux yeux de tous ceux qui nous entourent.

MINGRAT.

Eh bien oui! je vous prouverai que je suis au-dessus de vos soupçons... Je pardonne même à la douleur qui vous accable... Je consens à tout. (*A part.*) Je suis sûr de la discrétion de Catherine, et nul indice ne peut déposer contre moi?

CHARNALET.

Vous promettez de vous soumettre à ce que je vais exiger.

MINGRAT.

(*A part.*) Il m'inquiète pourtant. (*Haut.*) Parlez.

CHARNALET.

Vous garderez le plus profond silence, vous ne ferez aucun signe, quoi que vous voyiez ou vous entendiez...

MINGRAT.

Il faudrait savoir...

CHARNALET.

Si vous refusez, vous êtes coupable....

MINGRAT.

Je pourrais m'opposer à une conduite aussi inconvenante envers un homme comme moi... mais je vous l'ai dit, je consens à tout... je me tairai, puisque vous le croyez nécessaire; mais hâtez-vous, Monsieur, la complaisance a des bornes.

CHARNALET.

Quelques instans me suffiront: entourez-le, mes amis, et s'il manquait à sa parole, forcez-le de la tenir.

PIERRE BAZU.

Je m'en charge, moi....

CHARNALET.

C'est en présence de sa gouvernante que je veux le confondre.

MINGRAT.

Loin de redouter son témoignage, je vais vous l'amener.

CHARNALET

Non, j'irai moi-même. (*Aux paysans.*) Gardez-le bien....
(*Il entre chez Mingrat.*)

MINGRAT.

Vous voyez, mes enfans, avec quelle résignation je supporte les maux qu'il plaît au ciel de faire peser sur moi. La Providence, soyez-en sûrs, ne m'abandonnera pas; et si plus tard il le fallait, vous attesteriez, je n'en doute pas, le calme et la complaisance que j'ai montrés dans cette affaire.

PIERRE BAZU.

(*A part.*) Quelle tranquillité!

GIAOFLÉE.

(*A part.*) S'il n'était pas innocent, ça ferait un fameux miracle.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, CHARNALET et CATHERINE.

CHARNALET.

Arrive, malheureuse, et viens, si tu peux, te défendre ici du crime dont on t'accuse.

MINGRAT.

Que dit-il ?

PIERRE BAZU, lui mettant la main sur la bouche.

Silence!

CATHERINE.

On m'accuse d'un crime... moi!

CHARNALET.

Le corps de Marie vient d'être retrouvé : nieras-tu ta haine pour cette infortunée. Ta liaison avec ton maître avoit excité ta jalousie... tu as voulu te venger....

CATHERINE

Ceux qui disent cela en imposent; et la preuve, c'est que j'ai passé la nuit de sa mort avec Caillette, qui peut bien dire ce que j'ai fait.

CAILLETTE.

Ce que vous avez fait: est-ce que je le sais? vous n'avez pas voulu me le dire... Ce qu'il y a, c'est que vous m'avez emprunté une échelle au milieu de la nuit pour monter chez M. Mingrat, parce que vous soupçonniez que Marie y étoit... et depuis vous n'avez pas reparu.

CATHERINE.

Eh bien, c'est vrai!... Mais arrivée chez M. Mingrat, j'ai vu que vous m'aviez trompée et qu'il n'y avoit personne.

MINGRAT, *d' part.*

Je suis sauvé! elle tient son serment.

CHARNALET.

Tu oses nier ton forfait, quand tout le monde t'accuse, ton maître le premier!

CATHERINE.

Lui!...

MINGRAT.

Cath....

PIERRE BAZU, *lui fermant la bouche.*

Il est convenu qu'on se tairait.

CHARNALET.

Oui, tout est connu; il a parlé: tu ne t'es introduite chez lui que pour frapper la victime de ta jalousie. Quand il est rentré, il t'a trouvée auprès de ce cadavre, et tu l'as forcé de t'accompagner jusqu'au torrent, où tu espérais cacher ton crime.

CATHERINE.

C'est lui, lui.... qui m'accuse!

MINGRAT.

Cath....

PIERRE BAZU, lui mettant la main sur la bouche.
Silence!

CHARNALET.

Conduisez-la maintenant devant les magistrats.

CATHERINE.

Arrêtez.... lui, il m'accuse, le monstre! je suis dégagée de mon serment. Ce n'est pas moi, c'est lui, lui seul qui a assassiné Marie.

CHARNALET.

Lâchez-le maintenant.

Il veut se précipiter sur Mingrat, on le retient. Mingrat s'échappe des mains des paysans et rentre chez lui en disant:

MINGRAT.

Elle ment. ...

(On le poursuit, les Frères veulent s'y opposer, on les repousse; et Mingrat paraît entouré de plusieurs paysans qui le tiennent.)

TOUS.

A mort, l'infâme, l'assassin!

PIERRE BAZU.

Non, ce supplice serait trop doux pour lui...il faut que ce soit en place publique qu'il reçoive le châtiment de son crime. C'est devant les tribunaux qu'il faut le traîner.

MINGRAT.

Je n'y suis pas encore!

20 JY 67

FIN.